

Trois tentatives d'un été

Numéro 136, supplément, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94600ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(2020). Trois tentatives d'un été. *Inter*, (136), 1–8.

Trois tentatives

d'un

été

La nuit j'écoute de la musique

La nuit j’écoute de la musique

(ce n’est pas vrai)

c’est un concept en période dite du COVID ou de la COVID (c’est selon) c’est-à-dire presque rien

l’idée qui initie ce concept lié au contexte est **nulle** mais c’est comme cela en période dite du COVID ou de la COVID (au choix)

des concepts **nuls** adviennent et les idées qu’ils diffusent et les idées qui les « construisent » sont **nulles**

c’est-à-dire ce n’est pas de la philosophie encore moins de la pensée

ce serait une liste (voir l’annexe) de tous les musiciens, compositeurs, chanteurs morts pendant la période du COVID ou de la COVID (toujours au choix)

(cette période n’est pas terminée : la liste n’est pas exhaustive)

cette liste aurait un pouvoir beaucoup de listes ont un pouvoir

si au lieu d’indiquer le nombre des morts les autorités avaient donné – au sens d’offrir – à entendre le nom de chaque personne morte l’effet n’aurait pas été le même (c’est évident) et la possibilité d’accompagner les morts aurait dans ce dernier cas été possible simplement dans l’écoute de cette litanie quotidienne tous les jours donner – c’est-à-dire offrir – le nom de chaque mort depuis les premiers

(ce ne serait pas **nul**)

les vivants n’ont jamais rien donné de bon

c’est une idée **nulle** au temps du COVID ou de la COVID (comme bon vous semble)

les morts comme on les laisse seuls auraient du bon à donner

c’est une autre idée **nulle** au temps du COVID ou de la COVID (c’est selon)

il y a plein d’idées **nulles**

tout particulièrement au temps du COVID :

le temps de la COVID est une extension du temps dit normal

le temps dit normal

est une autre idée **nulle**

qui détruit toute idée non **nulle** du temps

Le retour à la normale

est aussi une idée **nulle**

quelque chose me dit que tout est **nul** au temps du COVID

c’est vide

c’est **nul** ce temps-là

c’est confiné ce temps-là

et je dis :

la nuit j’écoute de la musique

et ce n’est pas vrai

et bien sûr je pourrais faire une liste de toutes les musiques que j’aimerais écouter que je n’ai pas écoutées au temps de la COVID qui n’est pas terminé cette liste serait non exhaustive

ou je pourrais faire une liste de toutes les musiques que j’aimerais écouter même celles dont je n’ai jamais entendu parler

c’est aussi une idée **nulle**

cette idée de faire une liste pour tout :

une liste des morts du COVID une liste des musiques qu’on aimerait écouter une liste des musiques qu’on n’a pas écoutées une liste des personnes avec qui on aimerait écouter de la musique une liste des personnes avec qui on n’aimerait pas écouter de la musique une liste des personnes avec qui on pourrait établir une liste des musiques qu’on aimerait écouter une liste des moments auxquels on aimerait écouter de la musique une liste des morts avec qui on aimerait écouter de la musique

une liste des morts auxquels on pense quand on écoute de la musique une liste sur le réfrigérateur une liste sur le miroir de la salle de bain une liste sur la table de nuit une liste de tout ce qu’il serait utile et important pour que l’on se souvienne de ce que l’on note sur les listes

c’est une idée **nulle**

d’illustrer par l’exemple une idée **nulle**

cela fait 766 caractères – voire un peu plus – pour une idée **nulle** cela fait une occasion de se taire qu’on n’aura pas saisie

penser qu’il y ait de bonnes idées

c’est déjà une idée **nulle**

Écouter de la musique la nuit (même si ce n’est pas vrai)

est un concept qui a l’air d’un concept

issu d’une ou plusieurs idées **nulles**

le temps de la COVID

est un réservoir à idées **nulles**

tout le monde se sert sauf les morts

tout le monde s’en sort avec les idées **nulles**

parce que c’est à la mode : les idées **nulles**

en France, il y a beaucoup d’idées **nulles**

on pourrait faire une liste des idées **nulles** qui se sont propagées ces derniers temps en période COVID-19

COVID-19 on dirait le nom d’un vaisseau spatial dans une série **nulle** qui ne passe plus à la télévision

ou un mot d’une langue morte

comme du latin qu’on met en italique *covid*, *covidarum* ou *coviderae*

ce n’est pas sérieux même si c’est **nul**

à part écouter de la musique la nuit (et ce n’est pas vrai)

Quelles pratiques ? Quelles inventions ? Quelles pensées ? Quels concepts ? Quelles idées ?

Sous COVID-19 c’est une forme d’apathie c’est neurasthénie c’est anesthésie c’est : dormez bien !

Ne circulez pas !

Que les idées ! Que les idées **nulles** qui circulent !

C’est un circuit automobile. C’est un jouet.

C’est la vie : on disait que…

C’est la vie en miniature… avec des morts pour de vrai.

On tourne en rond comme bêtes en cage

On est **nul**

On est vraiment très **nul**

On invite des gens chez nous avec nos ordinateurs. On trouve ça **nul**.

On trouve que tout est **nul**.

À force de tourner on trouve que c’est **nul**

de trouver ça **nul** : de tout trouver **nul** : même si c’est vraiment **nul** c’est-à-dire même si c’est précisément exact que c’est **nul**

Alors on fait des trucs qui sont peut-être **nuls** mais on pense : pas tout à fait pas précisément **nul** ou **nul** autrement.

Utiliser l’adjectif *nul* le plus de fois possible dans un texte en laissant penser ou croire qu’il s’agit d’un effet stylistique alors qu’il ne s’agit que du pari d’utiliser le plus de fois possible l’adjectif ***nul*** dans un texte.

Voilà le genre de trucs qu’on fait et qui sont peut-être **nuls** mais on pense : pas tout à fait.

Je pourrais mettre en gras l’adjectif *nul* sous toutes ses formes. Déjà, il est trois fois en italique. Je ferais comme si c’était fait exprès une sorte de poème visuel très facile et très **nul**.

Ce serait aussi faire un truc **nul** mais peut-être **nul** autrement.

Pendant le confinement français.

(Nous avons été contaminés par tout ce qui est **nul**. Nous avons accepté d’être **nuls**. Et nous sommes **nuls** pour cela.)

On fait donc des trucs

pour oublier qu’on est si **nul nul**

qu’on se sent si coupable d’être **nul**

et d’être **nuls** tous ensemble – ou pas tout à fait – tous ensemble c’est dans les slogans

dans la vraie vie ce n’est pas comme ça ou des fois peut-être dans la vraie vie je crois qu’on se sent seul et **nul** des fois

En tous les cas pendant le confinement français je me sens **nul** c’est-à-dire soumis impuissant et pourtant en colère

alors j’écris des trucs

peut-être **nuls**

(je n’écris pas que la nuit j’écoute de la musique – ça c’est plus tard – pour vous)

ça donne ça donne ça donne ça etc. :

Quand la nuit tombe, elle ne remplace pas le jour.

Il faudra s'en souvenir au moment précis où certains voudront écrire l'invention de cette fiction.

De la même façon, il faudra se souvenir qu'il n'y a pas de principe d'équivalence entre le jour et la nuit.

Si nous considérons le jour et la nuit comme des espaces, rien ne nous interdit d'évoquer les frontières qui les caractériseraient jusqu'à en faire les pièces parfaites d'un puzzle en apparence très simple.

Rien n'est plus compliqué que de concevoir un puzzle à deux pièces. Ou l'histoire de la fiction que serait l'invention d'un puzzle à deux pièces dont les noms seraient le jour et la nuit, dont les frontières seraient les limites mêmes de la pensée précise du puzzle, de tous les puzzles.

Là où il y aurait eu un jeu, un passe-temps, un divertissement, il y a, dans le réel, géographies, métaphores, politique.

Le jour quand il point non plus ne remplace pas la nuit.

Ce serait, ici, la deuxième partie d'une invention fictionnelle. La deuxième partie parfaite viendrait comme un argument présenter la chose comme évidente, simple et indiscutable.

Inutile de parler. C'est ainsi. Une chose en remplace une autre qui en remplace une autre qui n'est déjà plus tout à fait la première, et cela, sans cesse, sans arrêt possible de ce que certains appelleraient un mouvement.

Alors qu'il serait possible de parler de danse de la nuit et de danse du jour, l'on viendra nous parler de remplacement induit par du mouvement, voire des mouvements.

Il peut y avoir des mouvements qui seraient constitutifs de la danse du jour ou de la danse de la nuit. Ils sont ce par quoi la danse pourrait émerger ou naître et s'épanouir. Mais cela n'a rien à voir avec ce que l'on qualifie de mouvement dans la fiction du remplacement du jour par la nuit et de la nuit par le jour. Dans la théorie du remplacement, il s'agit d'un mouvement qui n'est pas un geste qui n'est pas vital qui n'est pas la vie. Dans la théorie du remplacement, il s'agit d'un mouvement morbide. Dans la théorie du remplacement apparaît la notion d'épuisement.

La notion d'épuisement serait à la théorie du remplacement un effet de langage ravageur et plus que cela. Chaque fois l'effet de langage serait suivi d'effet dans le réel. C'est-à-dire que parler de notion d'épuisement reviendrait à dire : il faut la mort, il faut aller jusqu'à épuisement des ressources du jour ou de la nuit pour que l'autre advienne. C'est-à-dire : il faut la mort à répétition. C'est-à-dire : il faut que la situation épuise le réel. Peut-être même, mais prenons certaines précautions, qu'il faudrait dire que la situation est celle de la mort qui s'épuise dans le réel, de la mort qui sort des fictions dont elle est la raison première. Ou, pourrions-nous dire, la maison première.

On ne peut installer de la nuit dans le jour. Métaphoriquement ou à l'intérieur d'une fiction cela reste possible. Mais dans le réel du jour et de la nuit on sait que c'est impossible. La fiction sert à cela : montrer ou démontrer qu'il y aurait un au-delà du jour qui serait la nuit et montrer ou démontrer qu'il y aurait un au-delà de la nuit qui serait le jour. Et plus encore la fiction est l'invention d'un couple idéal parce qu'imparfait et dont les deux entités sont incompatibles et pourtant sans cesse unies dans la théorie du remplacement, et donc unies par la mort, voire dans la mort.

le ou la COVID-19 est une métaphore et en même temps l’aboutissement d’une révélation sur l’époque qui est la nôtre et que nous

La fiction du puzzle à deux pièces, c'est aussi la possibilité d'introduire la mort dans l'ensemble des mouvements possibles. C'est une perversité. Ou, pour le formuler autrement, c'est une réduction vers la violence et l'anéantissement. C'est la réduction du mouvement à la fatigue. C'est l'inverse du muscle, du sang, de tout le corporel. C'est l'inverse de l'effort agoniste. En quelque sorte la fiction du puzzle à deux pièces, c'est un peu la religion. C'est un peu la peur de l'aveuglement face à trop de lumière.

La lumière c'est aussitôt le jour. Le noir c'est aussitôt la nuit. Et l'une effacerait l'autre quand l'un avalerait la première. C'est ici bien trop simplifier l'existence même du noir et de la lumière. Quand l'un n'existe pas sans l'autre. Le noir est évidemment lumineux quand la lumière s'éclabousse. Le noir n'est pas de la lumière à l'envers, comme la lumière n'est pas une couleur mais plutôt l'invention silencieuse des yeux et, peut-être au-delà, celle aussi un peu plus tremblante, voire chaste, c'est-à-dire sexuelle, du regard.

Le jour est la nuit dans la possibilité sexuelle qui dépasse la mort. La nuit naît dans le jour, dans la possibilité sexuelle de la prise de possession du réel par-dessus la fiction.

Ici, nous ne naviguons pas dans les symboles ni même dans les concepts. Ici, nous sommes dans ce que nous nommons le réel. De la même manière, nous pouvons dire que nous ne manipulons pas les symboles et donc que nous ne manipulons pas le réel par l'intermédiaire de l'invention d'une fiction qui serait la mise en place ou le récit à force de symboles d'une théorie qui aurait pour nom théorie du remplacement, voire théorie du remplacement jusqu'à épuisement, c'est-à-dire jusqu'à la mort. La mort ici n'aurait rien non plus de symbolique. C'est la mort réelle dans le réel.

De même, ici, nous n'inventons pas le réel d'une situation. Nous sommes ce que le réel fait de nous avec notre consentement sans toute l'intelligence nécessaire et la sensibilité utile pour être avec le réel dans le réel, c'est-à-dire pour être nous-mêmes le réel totalement et réellement. C'est-à-dire que nous admettons que chaque situation réelle mériterait une attention réelle de tout notre être. Nous sommes donc faibles face au réel et nous ne sommes pas préparés au réel. Nous n'avons pas pris l'habitude de nous sentir réellement dans le réel. Nous avons pris l'habitude de vivre l'invention de nos vies à l'intérieur de fictions dont parfois nous ne soupçonnons pas soi l'existence soit l'existence de leur créateur.

Pour autant nous n'acceptons pas la fiction de l'invention de la théorie du remplacement du jour et son pendant, celle de la théorie du remplacement de la nuit. La nuit ne tue pas le jour ni le jour ne tue la nuit. C'est la fiction qui fait que le réel est remplacé, modifié, voire déplacé. Le réel quand il se trouve à l'intérieur d'une fiction est du réel pris au piège qui ne pourra pas s'en sortir.

Et nous le disons encore, la nuit ne remplace pas le jour et n'invente pas les heures qui seraient potentiellement le mètre étalon qui divise le réel, en fait des parts bien identifiables. La nuit n'invente pas les réverbères ou la lune ou les étoiles. C'est-à-dire que la nuit n'invente pas de la lumière pour mieux remplacer le jour. La nuit est autre chose. La nuit est autre chose que le jour. Tout comme le réel est autre chose qu'une fiction.

Nous tenons à préciser afin de ne pas nous égarer que nous ne sommes pas sans ignorer ou que nous acceptons qu'une fiction fasse partie du réel. Qu'une fiction, parce qu'elle existe et que cela nous est suffisant, fait partie du réel, constitue une part de réel. Mais une fiction c'est une histoire racontée dans le réel, dans le temps du réel qui ne remplace pas le réel réel. C'est dans le réel, c'est réel mais c'est aussi une distance entre l'invention de la fiction et le réel réellement vécu...

Ça c'est comme ça et ça, ça continue et c'est l'effort d'un effort vers quelque chose de moins **nul**

C'est dire un espace comme de la parole

C'est dire même si l'on ne parle à personne en tous les cas personne en particulier

mais avec ce qu'il y a encore de vivant en nous dire quelque chose qui finalement dépasserait l'effort dire avec des mots quelque chose qui serait de la pensée peut-être un peu moins

NULLE

pour se sentir un peu moins

NUL

nous sommes ramenés à notre grande nullité

alors humblement laissons hurler les animaux malades du capitalisme

et regardons le désastre

toujours avec humilité

celui qui est en nous-mêmes

celui qui est autour de nous

parlons-nous

un peu

et écoutons

la musique des morts

et donc pour finir en musique

ne sont plus de ce monde :

Alan Merrill
Manu Dibango
Aurlus Mabélé
Ellis Marsalis
Christophe
Patrick Francfort
Adam Schlesinger
Mike Longo
Detto Mariano
Olle Holmquist
Wallace Roney
Bucky Pizzarelli
John Prime
Hudeydi
Lee Konitz
Matthew Seligman
Giuseppi Logan
Henry Grimes
Jacques Pellen
El Príncipe Gitano
Bootsie Barnes
Fred the Godson
Alan Abel
Oscar Chávez
Dave Greenfield
Dragan Vučić
Ciro Pessoa
Kiing Shooter
Albert One
Chris Trousdale
Dobby Dobson
Trini Lopez
etc.

Fabrice

Caravaca

Mimi- stache, l'art de rien

Pas bête,
la vie¹.

Cela fait maintenant un an et demi que nous sommes entrés au service de Mimistache en tant qu'assistants. Au départ, notre relation avec elle était assez conflictuelle, l'artiste oscillant constamment entre une demande d'attention pressante et un rejet aussi méprisant que soudain, feulant à tout rompre tout en nous tournant le dos, et donc face au mur, mais pourquoi pas, je ne suis pas là pour juger. Aussi l'avions-nous surnommée en cachette « Monstro », en référence au cachalot qui sévit dans les aventures de Pinocchio, car outre le fait qu'elle ne soit pas humaine, Mimistache est aussi, il faut bien le dire, un peu forte. Au contraire de son embonpoint, ce conflit n'a pas duré, et nous sommes assez vite entrés dans un rapport de confiance mutuelle. Bien que ce soit une personne assez caractérielle, ainsi qu'en témoignent les marques de griffure et morsure sur mon torse et mes avant-bras,

je crois pouvoir dire que la relation que nous entretenons avec elle est aujourd'hui relativement apaisée. Nous nous caressons beaucoup. Cela lui permet de travailler dans des conditions qui sont, je ne dirais pas optimales puisque l'atelier reste assez étroit et qu'il nous sert également de logement à tous les trois, mais enfin, ce sont des conditions tout de même enviables: nous lui offrons le gîte et le couvert, veillons à ce qu'elle ne manque de rien et nous occupons de l'entretien de ses cabinets ainsi que de son approvisionnement en fournitures artistiques. Celles-ci sont de facture pauvre, car Mimistache ne travaille qu'avec des matériaux de récupération, les seuls instruments nécessaires à sa pratique étant son corps et le temps qui passe. Je dois avouer n'avoir d'ailleurs au début pas bien compris en quoi il s'agissait d'une pratique, encore moins de celles qu'on dit artistiques et,

comme nous ne parlons pas son langage, elle ne pouvait certes pas éclairer ma lanterne somme toute ancienne à ce propos, mais enfin nous avons bien dû, au fil du temps, nous rendre à l'évidence: ses menues activités n'étaient pas sans transformer patiemment l'atmosphère comme le pays age de l'appartement, ce qui n'est pas rien, et des matériaux que nous mettions à sa disposition, au premier rang desquels les cartons, elle faisait effectivement un emploi actif de production, quand bien même celui-ci ne paraissait de prime abord pas relever d'autre chose que du simple fait, tout élémentaire, de vivre au ralenti.

Ceux qui sont experts dans l'art de la guerre soumettent l'armée ennemie sans combat².

Premier objet:
un amour de carton



Un carton. Matériau de départ. Reçu l'année dernière par Colissimo. À l'intérieur: quoi donc? Incapable de m'en souvenir. Le carton est le matériau. Dessus: deux étiquettes. Devenues depuis illisibles. Encre effacée. Pour partie. Bonne partie. Quelques chiffres néanmoins. Des lettres encore. « AUB - 001 - 035. 355 ». Incompréhensible. Juste à côté. Reste un mot plein. Autre que Colissimo. Ce mot est SPÉCIFIQUE. Un beau cartel.

Carton déformé. Le matériau. Matériau travaillé au corps. Au quotidien. Sur la durée. Quotidiennement. Et patiemment. Le carton se déforme. Prend la forme d'un corps. Il l'incorpore. Se courbe. S'aplanit par endroits. Au centre du matériau. Force centripète. Où le corps se repose. S'est déposé. Continue de le faire. S'installe chaque jour. Au centre mais en pente. On dirait une rampe de skateboard. Corps en avant. Repose son poids. Statique. Vers l'avant. On dira: « PATIENCE ET PERSÉVÉRANCE. » Mantra. Manière de faire. Du rien. Si peu. Beaucoup quand même. Une activité. L'art de faire tout en faisant peu. Ou du moins en s'en donnant l'air. La pesanteur. Passive. L'air de rien. L'art du poids. De ce qui pèse. Assouplit. Courbe. Se tord. Découvre. Déforme. Récouvre. Déchire. Réforme.

Pourquoi pas. Prend la forme d'un corps. En négatif. L'art de l'empreinte. Inscire l'indice. L'empreinte d'un corps dans le matériau. À la force du poids assoupi. En tout cas immobilisé. Volontairement. Tous les jours. Patiemment rester immobile ainsi. Plusieurs heures par jour. Au même endroit. Un point fixe. Un point de fixation. Endroit ou lieu. Une habitude. S'installer dans le matériau. À heure fixe. Pas vraiment. Du moins quotidiennement. Travailler à défaire sa forme. La façonner. À son image. Pas vraiment non plus. À ses formes et ses courbes. Ça d'accord. C'est accordé. À son poids. Sa façon. Sa posture et sa position. Une attitude. Être en forme de repos. De sa forme au repos. Vigilante mais immobile. S'étend. Allonge. Fixe et détendue. Tout son poids sur le matériau.

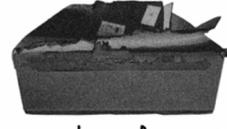
À travailler son laisser-aller. Le laisser faire. Laisser œuvrer. Prendre le temps. Le couvrir. Se couler dedans. Poincheval domestique. Nettement plus pauvre. Peu spectaculaire. Vraiment peu de chose. La durée du poids dans la forme défaite. Et refaite autrement. À l'intérieur. Enfin plutôt sur au départ. Posée dessus. Puis reposée. Tranquillement. Reposée chaque jour. Inlassablement. Tous les jours passivement. L'art de la sieste. S'active. Les règles du rien. La pesanteur. Sa forme. Au ralenti. Patiemment entre à l'intérieur. Une masse pénétrant dans son reposoir. Parforme une courbe. Laisse l'empreinte d'un poids dans le matériau. S'inscrivant en lui, elle le remodèle. Comme un protomatélas. Un carton refait à mémoire de forme.



de face



de droite



de gauche



de dessus



du dessous
du dessous
du dessous
de droite
de gauche

du dessus
du dessous
de droite
de gauche
de gauche
de gauche

de
de face
de face
de face

Manifeste : pour l'occupation des cartons



Une partie
du Manuscrit
(un peu plus
du tiers)
est de la main
d'un domestique
qui servoit
de Secrétaire
à Montaigne³.

L'écrivain, de même que le chat d'appartement, est un être habitué au confinement. Peut-être faut-il préciser également « l'écrivain d'appartement », mais ce n'est pas sûr. Il me semble en effet que l'écrivain de maison doit lui aussi s'asseoir à sa table de travail, qu'il peut certes installer dans son jardin à l'occasion, mais pas en hiver, du moins sous nos latitudes. Certains écrivains d'appartement ont en outre un balcon, ce qui ne vaut peut-être pas un jardin, mais est malgré tout enviable. Il fut un temps où les écrivains, du moins ceux qui étaient de noble extraction, pouvaient parcourir à pied leur domaine ou bien s'y balader en calèche tout en discourtant à voix haute tandis que leur secrétaire, qui était un domestique, les accompagnait et prenait note de leurs propos.

À cette époque, les chats portaient des bottes et battaient la campagne. Néanmoins, ce temps est révolu, et si l'on peut aujourd'hui remplacer l'employé de secrétariat par un téléphone permettant d'enregistrer des notes vocales, l'écrivain – en tout cas celui d'appartement – le fera sauf exception assez peu en dehors de chez lui, car alors il y aura des bruits parasites mettant en péril sa petite musique, mais aussi une foule d'inconnus de toutes sortes, aux oreilles baladeuses et susceptibles d'entendre ses brouillons, ce qui n'est pas correct. Aussi a-t-on remplacé les domestiques par des chats, qui ne peuvent certes pas faire office de secrétaire personnel, sont moins serviables et des va-nu-pieds, mais tout de même de bonne compagnie. Au regard

des serfs de tout poil, ils restent de plus relativement bon marché. Quoi qu'il en soit, il faut préciser à propos de l'écrivain – d'appartement comme de maison – que le confinement auquel il a l'habitude de s'astreindre est généralement volontaire, ce qui n'est évidemment pas le cas de celui de son chat – d'appartement, le félin de maison étant en théorie libre d'aller et venir par les champs, ou le lotissement, ce qui est moins drôle. Si le confinement de l'écrivain est choisi – quoique pas toujours drôle non plus –, celui du chat d'appartement est ainsi subi – et donc moins drôle encore, bien que les chats soient de toute façon dénués d'humour. Du moins ne rigolent-ils pas, même s'ils nous amusent beaucoup. Il est si mignon, je le regarde s'allonger de tout son long sur la table et s'y endormir, je suis attendri, requinqué. Je me remets au

travail dans de meilleures dispositions encore qu'avant cette mésaventure. Je doute qu'un secrétaire puisse produire ce type de bienfait. Si un tel être venait à raturer mon texte de la sorte, je serais certainement prompt à le battre et à lui réduire sa portion de croquettes, voire à le congédier. Je n'ai heureusement pas les moyens d'avoir recours aux services d'un scribe personnel, ce qui m'évite d'en venir à de telles extrémités. Je me contente de son remplaçant à moustaches, bien plus apaisant et réconfortant.



Second objet : élevage de poils



Mimi tache la couette le coussin la nappe elle est en plastique, heureusement, comme le sol en lames de parquet PVC sur lequel elle rend également, Mimi griffe les mains les bras les miens les tiens ceux du canapé, calmement, parfois on lui coupe les griffes avec une paire de ciseaux inventés exprès par contre on ne la rase pas on pourrait c'est vrai mais ensuite elle serait moche et ce serait triste elle vomit par terre du liquide moussieux elle ne dégoûille pas des pelotes de poils elle se contente de les perdre, simplement, elle en met à droite et à gauche

sens dessus dessous ils s'incrustent partout et dans nos vêtements, habilement, elle est habillée de poils se dévêt pourtant elle n'est jamais nue il en reste toujours sur son corps seulement elle a une toison magique et ses poils se déversent, continuellement, ils se dispersent jusqu'aux quatre coins de l'appartement et les angles que forment les cloisons et le mobilier de tous degrés qu'ils soient ouverts ou fermés interceptent les poils ils les réceptionnent et en font des tas il faut aspirer faire le ménage de fond en comble si l'on n'aspire pas les tas se tassent et les masses se massifient les poils s'agglutinent dans tous les recoins s'enchevêtrent s'enroulent se transforment en boules qu'elle ne dégueule pas, avantagement, à peine une filasse baveuse participe-t-elle quelquefois de son vomissement ce qui est sans commune

Benoît Toqué

mesure avec la quantité des amas de poils qu'elle sécrète ceux-ci grandissent ensemble constituent des groupes des associations toute une colonie, Mimi est comme une usine de textile sur pattes qui produirait en masse des peluches de poils qu'on ramasse pourtant et jette à la benne mais ça ne suffit jamais, amèrement, mon pull 100 % lambswool est tout plein de poils d'une couleur en disharmonie totale avec la teinte des fils de laine qui le constituent en plus il bouloche mais il est si doux, Mimi l'est aussi elle est tendre et molle comme un agneau elle sent le gâteau elle est si moelleuse et ses coussinets sont plus adorables encore que le plus adorable des matchs de football dominicaux, Mimi est tous les ans en finale du concours interrégional des artistes sur pattes elle est formidable et tous poils dehors l'art de rien fabriquer des moutons velus qui vivent

en troupeaux solitaires et sont de véritables pièges à poussière elle élève ainsi des oursins de chambre une vraie ménagerie elle confectionne même dans ses cabinets des éléphants de marde il est arrivé qu'une fois une boulette de crotte atterrisse on ne sait comment dans l'un des cartons qu'elle habite sur le canapé quand on l'y a découverte elle était toute sèche ça n'a rien à voir, Mimi son corps bouloche il est bien dodu et sa fourrure dense ne fait qu'usiner envoyer par Colissimo des tonnes de pelage aux quatre coins du monde de l'appartement, Mimi c'est follicules pileux à tous les étages, Mimi ses poils s'entassent sous le canapé convertible tout autour des pieds de la table et des chaises musicales derrière la poubelle de tri dedans ses cartons de collection et dans nos chaussures de ville sous les radiateurs au pied de

notre bibliothèque dans mon panier neuf sur mon beau cartable et ma veste noire dessus nos habits même quand ils sont propres et sortent du tambour battant le pavé il y en a partout jusque dans le lit et dans notre armoire normande ils adhèrent à toutes les étoffes les serviettes les draps les lacets la peau de nos plantes de pieds jusque dans nos cils et dans tous les sens, du dessus, du dessous, de droite, de gauche, de face, de face, de, de partout, de par, de, départir, convenablement, un élevage de poils sur un territoire.



¹ Samuel Beckett, Premier amour, Minuit, 1970, p. 24.
² Sur l'île, Carole Sagamore, Flammarion, 2018.
³ (1-112) p. 142.
⁴ Anne-Gabrielle Maucuer de Chastillon, « Discrets : présentation », dans *Manuscrit de Montaigne, Journal de voyage de Michel Montaigne en Italie, par le Sieur de Chastillon, en 1580 et 1581*, La 2e, 1774, p. 4.

La Mentiri



Le morceau de bois a un visage, le pantin a un visage, on dit pantin, on dit des choses, on ment beaucoup, il y a les arbres, le menuisier, les planches, les outils, les clous, et il y a un morceau de bois avec un visage, ce n'est pas un masque, c'est un visage, il est pantin, il y a le morceau de bois au visage pantin. Il était une fois la vérité dans un visage pantin depuis un siècle et demi.

Je ne mens pas, je dis ce qui est faux avec véricité !

A l'écran, un visage, derrière l'écran, un visage, devant l'écran, un autre.

Des deux visages, lequel est, lequel est dans sa vérité, lequel dans sa réalité, sa vérité, lequel ment ? De derrière ou de devant, dans quel visage se cache la Mentiri ? Est-ce que la Mentiri s'est glissée dans mon visage à mon insu, de ce côté-ci de l'écran, ou bien derrière, dans le visage plasma écran-plat, façon miroir d'eau ? Le visage a son côté droit, le visage a son côté gauche, dans un miroir le côté droit à gauche, le côté gauche à droite, le miroir ment, le miroir n'aime pas la vérité, ou bien est-ce le contraire, l'écran est-il un miroir ? Et puis il y a l'humain, l'humain affairé, son petit nez sur sa face bien au milieu, il y a la Mentiri, la Mentiri occupe la petite face transparente de l'humain, la Mentiri occupe depuis un siècle et demi le visage pantin d'un morceau de bois et les visages humains alentour, il était une fois le mensonge et la vérité dans une même face de bois.



Parler c'est MENTir ► humaineMENT

Dormir c'est MENTir ► cycliqueMENT

Marcher c'est MENTir ► spatialeMENT

Manger c'est MENTir ► animaleMENT

Boire c'est MENTir ► naturelleMENT

Aimer c'est MENTir ► originelleMENT

Mourir c'est MENTir ► fataleMENT

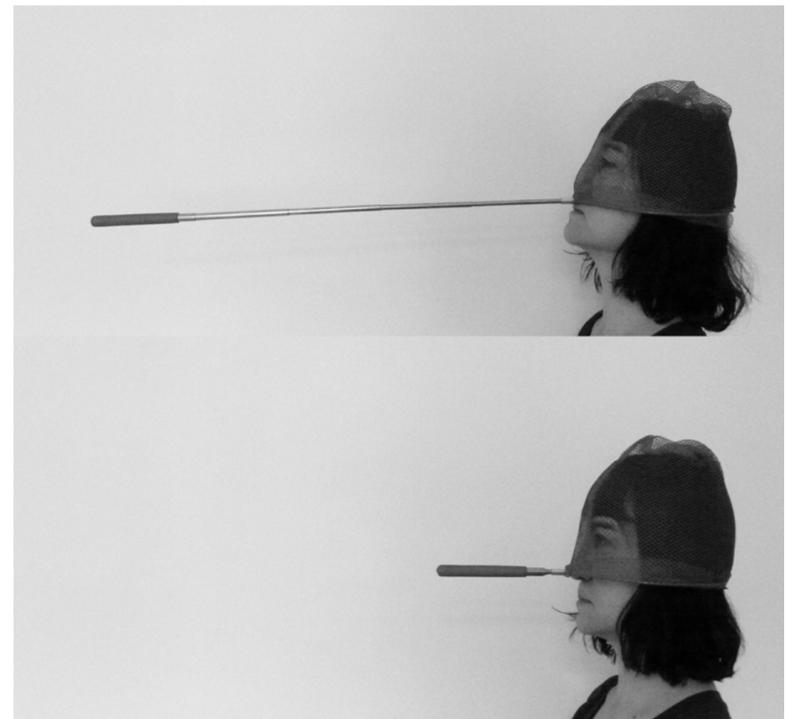


Visiblement

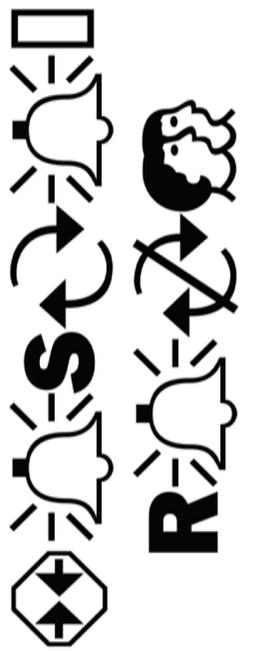
Malheureusement
Simplement
Contrairement
Franchement
Complètement
Naturellement
Constamment
Approximativement
Soigneusement
Exactement
Autrement
Minutieusement
Effectivement
Follement
Précédemment
Frénétiquement
Attentivement
Parfaitement
Largement
Pensivement
Extrêmement
Merveilleusement
Vaguement
Brusquement
Rapidement
Indéfiniment
Prématurément
Habituellement
Affectueusement
Brutalement
Discrettement
Absolument
Heureusement
Négativement
Tendrement
Violemment
Précipitamment
Solennellement
Généralement
Fiévreusement
Directement
Probablement
Infatigablement
Uniquement
Momentanément
Sérieusement
Complaisamment
Tranquillément
Faussement
Carrement

Sûrement
Seulement
Définitivement
Curieusement
Tellement
Légèrement
Littéralement
Impeccablement
Modérément
Distraitement
Immédiatement
Enormément
Mutuellement
Suffisamment
Justement
Gentiment
Maladroitement
Librement
Rarement
Intuitivement
Sèchement
Quotidiennement
Terriblement
Raisonnement
Totalemment
Evidemment

Secrètement
Injustement
Généralement
Longuement
Sobriement
Assurément
Impitoyablement
Bizarrément
Apparemment
Courtisoisement
Gaiement
Lentement
Horriblement
Entièrement
Ouvertement
Faussement
Tristement
Conformément



MASCARADE



« Il était une fois... - Un roi ! S'écrieront aussitôt mes petits lecteurs. Non, les enfants, vous vous trompez. Il était une fois un morceau de bois » :

Cécile Richard

On nous avait dit l'amour.
NON, les enfants. Juste un morceau de bois.
On nous avait dit l'art.
NON, les enfants. Juste un morceau de bois.
On nous avait dit l'éducation.
NON, les enfants. Juste un morceau de bois.
On nous avait dit la culture.
NON, les enfants. Juste un morceau de bois.
On nous avait dit le travail.
NON, les enfants. Juste un morceau de bois.
On nous avait dit la justice.
NON, les enfants. Juste un morceau de bois.
On nous avait dit l'écologie.
NON, les enfants. Juste un morceau de bois.
On nous avait dit la paix.
NON, les enfants. Juste un morceau de bois.
On nous avait dit la santé.
NON, les enfants. Juste un morceau de bois.
On nous avait dit la vie.
NON, les enfants. Juste un morceau de bois.

OS

Une collaboration
entre le Consulat général
de France à Québec,
Dernier Télégramme
et Inter, art actuel.

OS